

Le périple de la mer Erythrée et le problème du commerce romain en Afrique au sud du Limes

In: Journal de la Société des Africanistes. 1968, tome 38 fascicule 1. pp. 19-34.

Citer ce document / Cite this document :

Mauny Raymond. Le périple de la mer Erythrée et le problème du commerce romain en Afrique au sud du Limes. In: Journal de la Société des Africanistes. 1968, tome 38 fascicule 1. pp. 19-34.

doi : 10.3406/jafr.1968.1428

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/jafr_0037-9166_1968_num_38_1_1428

LE PÉRIPLÉ DE LA MER ÉRYTHRÉE ET LE PROBLÈME DU COMMERCE ROMAIN EN AFRIQUE AU SUD DU LIMES

PAR

R. MAUNY

Ce texte, le plus important que nous ait légué l'Antiquité pour la connaissance des côtes de l'Afrique orientale, est attribué à un marchand grec d'Égypte, peut-être installé à Bérénice, port sur la mer Rouge. Il est connu par deux manuscrits, le *Codex pal. graec.* 398 de la Bibliothèque de l'Université d'Heidelberg (xe siècle) et le manuscrit 19391 (parchemin) du British Museum (xiv^e-xv^e siècle) qui est une copie du précédent.

Le texte d'Heidelberg comporte, comme l'a montré H. J. Frisk, qui nous en a donné une excellente édition critique, outre des corrections du copiste lui-même, 38 corrections faites d'une seconde main, postérieurement à la date de la copie de Londres. C'est à cette seconde main qu'est due entre autres la correction du grec *anabasis* : montée, en *Nabataiôn* : Nabatéens, qui a pesé si lourd, comme l'a montré J. Pirenne, pour dater cet écrit, faussement, de *ca.* 70 apr. J.-C.

Le Périples est un guide rédigé pour des navigateurs marchands sillonnant la mer Rouge et l'océan Indien. Il n'est pas dû à Arrien, qui fut gouverneur de la Cappadoce vers 131 apr. J.-C., comme le pensait le scribe qui a groupé le recueil composite d'Heidelberg, où il vient effectivement après un écrit de cet auteur.

L'une des questions les plus controversées à son sujet est celle de la date à laquelle il fut rédigé ; elle a été longuement discutée par les auteurs qui s'en sont occupé : W. Schoff, 1912, p. 7-16, qui suggère celle de 60 apr. J.-C. ; A. Kammerer, qui la situe entre + 60 et + 80, mais surtout J. Pirenne qui propose une date bien plus basse, sans donner toutefois une conclusion définitive à ce sujet : le II^e sinon le début du III^e siècle apr. J.-C. On ne peut plus, après avoir lu son ouvrage si documenté, parler de « Malichas roi des Nabatéens », dater le roi Charibaël ni les débuts du royaume d'Axoum en se servant de la date de + 70 donnée généralement par les interprètes. La situation décrite par Pline et celle du Périples n'est absolument pas la même en Arabie du Sud, et il ne fait plus de doute que le Périples soit bien postérieur.

Pour l'historien de l'Afrique, l'importance de ce texte provient surtout du nombre de détails qu'il contient sur l'économie locale, en particulier sur les importations et les exportations, et le peuplement de la côte est-africaine. Mais les autres ren-

seignements sont loin d'être négligeables et, partant du connu pour l'inconnu, n'est-il pas possible de rechercher ce qu'a pu être le commerce romain au sud du *Limes* à l'ouest du Nil, en transposant ses données ? Simple hypothèse de travail qui méritait, estimons-nous, d'être formulée.

La rédaction du Périple que l'on trouvera plus loin n'est qu'une simple traduction faite à partir du texte anglais de W. Schoff, le meilleur travail qui ait paru à ce jour sur le sujet ; elle tient compte aussi de la traduction parue dans les *Monumenta cartographica* de Youssouf Kamal et aussi du texte grec de H. Frisk. Elle n'a d'autre prétention que de mettre à la disposition du public francophone africaniste les passages relatifs à notre continent de ce Périple si rare dans les bibliothèques d'Afrique.

I. LE PÉRIPLÉ DE LA MER ÉRYTHRÉE.

1. Parmi les ports officiels de la mer Érythrée et les marchés qui sont à l'entour, le premier est le port égyptien de Myos Hormos ¹. Ceux qui cinglent de là trouvent à droite, après 1 800 stades, Bernikè ². Ces deux ports sont à la frontière de l'Égypte et sont formés de baies s'ouvrant sur la mer Érythrée.

2. Sur la côte à droite au-delà de Bernikè est le pays barbarique. Le long du littoral habitent les Ichtyophagoi, vivant dans des grottes disséminées dans des vallées étroites. Plus à l'intérieur sont les Barbaroi et plus loin les Agriophagoi et les Moschophagoi ³, chacune de ces tribus gouvernée par son chef ; au-delà, très loin à l'intérieur, est une cité appelée Meroé ⁴.

3. Au-delà des Moschophagoi il y a un petit marché sur la côte, après une navigation de 4 000 stades environ de Bernikè, appelée Ptolemais Theron ⁵, d'où partaient les chasseurs pour l'intérieur sous la dynastie des Ptolémées. Cette ville-marché fournit la vraie tortue terrestre en petite quantité ; l'écaille en est blanche et plus petite. L'on trouve également ici un peu d'ivoire, comme celui d'Adoulis. Mais elle n'a pas de véritable port et on l'atteint seulement au moyen de petites embarcations.

1. Myos Hormos (le port aux moules) est identifié avec la baie formée par le cap Ras Abu Somer, par 27° 12'. Ce port fut fondé par Ptolémée Philadelphie vers 274 av. J.-C. Il le choisit comme port principal du commerce vers l'Inde, pour éviter les difficultés de la navigation plus au nord. Cette ville était à 6 ou 7 jours de Coptos sur le Nil : des caravanes de chameaux transportaient les marchandises entre les deux villes dès l'époque de Strabon (XVI, IV, 24). Les navires allant vers le sud le quittaient à l'équinoxe d'automne, car ils profitaient alors des vents du N-W ; ceux à destination de l'Inde ou de Ceylan partaient en juillet et tentaient de sortir de la mer Rouge avant le 1^{er} septembre afin de bénéficier de la mousson dans l'océan Indien. Il fallait 30 jours de navigation de Bérénice à Ocelis sur le Bab el-Mandeb.

2. Bérénice (c'est le nom de la mère de Ptolémée Philadelphie) est identifié avec la baie d'Umm el-Ketef, par 23° 55' N. Ce port est à 11 jours de Coptos à travers le désert. Au temps du Périple, il semble avoir été le principal point de départ pour le commerce de l'Orient. Le stade valant 157 m, la distance donnée ici est de 182 km.

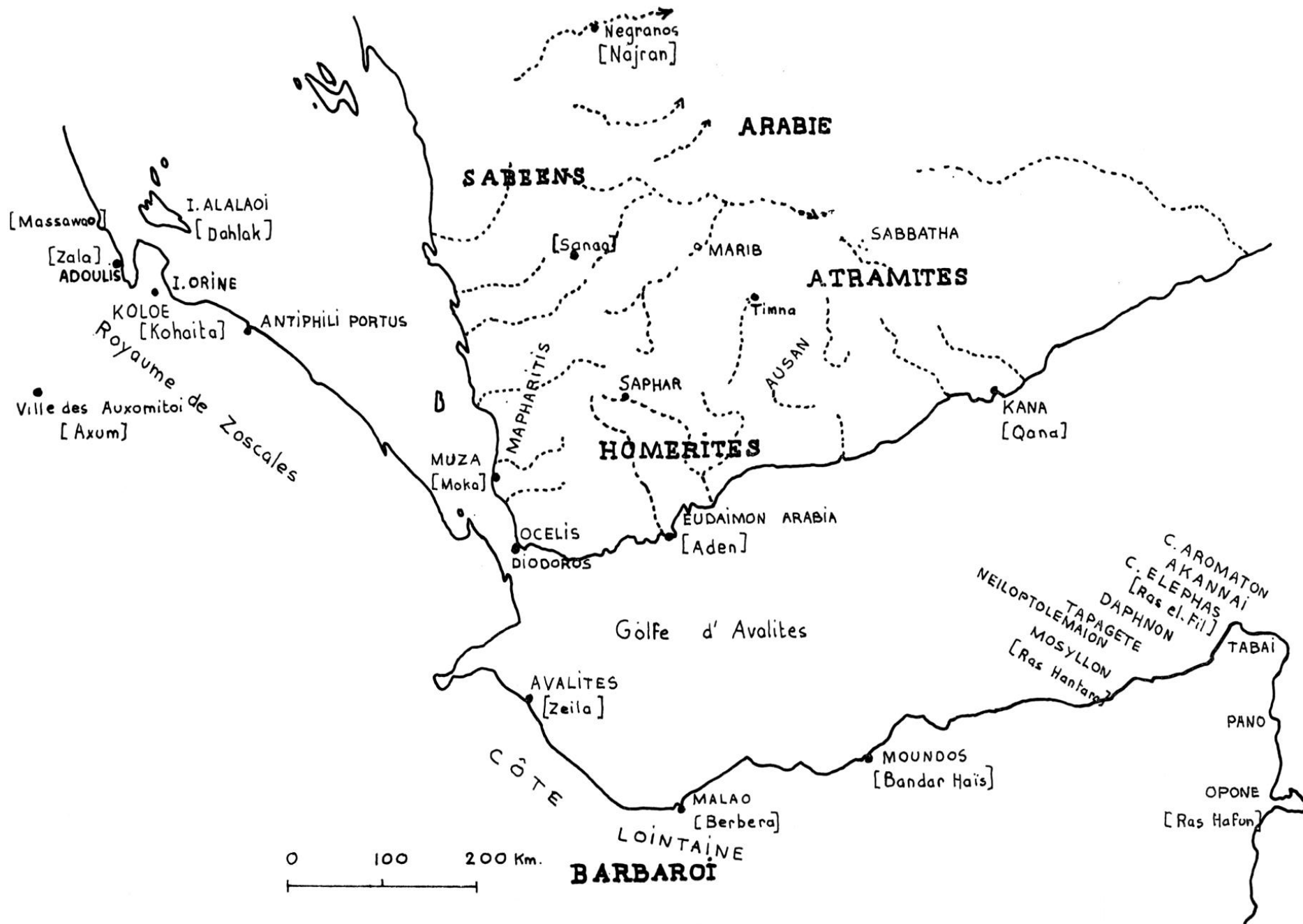
3. Le « pays barbarique » désigne les rivages de la mer Rouge et du golfe d'Aden habités par les ancêtres des Béja, Danakil, Somali, etc. Ichtyophages : mangeurs de poissons ; Agriophages : mangeurs de chair d'animaux sauvages ; Moscophages : mangeurs de chair de veau.

4. Meroé est la célèbre capitale du royaume de Kush, du VI^e siècle av. J.-C. jusque vers 350 apr. J.-C. située sur le Nil en aval de Khartoum ; elle fut un centre très important de métallurgie du fer. Son pouvoir et sa prospérité s'affaiblirent à la suite de la conquête romaine de l'Égypte en 30 av. J.-C., et des campagnes de Petronius. Lors du passage des prétoriens de Néron en 57 apr. J.-C., Meroé avait déjà beaucoup perdu de son importance. La citation du Périple montre que cependant elle avait conservé partie de son ancien renom.

5. Ptolemais des chasses a été identifiée avec l'île Er-Rih, par 18° 19' N, au sud du delta du Tokar. Ce lieu fut fortifié par Ptolémée Philadelphie au III^e siècle av. J.-C. pour devenir le centre de la chasse aux éléphants. Il était en effet beaucoup plus avantageux pour les souverains d'Égypte de les faire capturer ici que de les importer des Indes. Une route commerciale partait de ce point pour rejoindre Meroé.



CARTE I. — L'Afrique orientale selon les données du Périples.



CARTE 2. — L'extrémité méridionale de la mer Rouge et les pays du golfe d'Aden selon les données du Périples et d'autres auteurs du début de notre ère.

4. Au-delà de Ptolemais Theron, à une distance d'environ 3 000 stades il y a Adoulis ¹, port établi en vertu d'une loi, situé au fond d'une baie qui s'enfonce vers le sud. Devant le port se trouve l'île dite Orine ² à environ 200 stades de l'entrée de la baie, proche de chaque côté de la terre ferme. Les navires à destination de ce port ancrent ici maintenant à cause des attaques provenant de la terre. Autrefois ils ancrèrent à l'extrémité même de la baie, à côté d'une île appelée Diodoros proche du rivage, que l'on pouvait atteindre à pied de la terre ferme ; mais à cause de cela les indigènes barbares attaquaient l'île. En face de l'île Orine, sur la terre ferme à 20 stades du rivage, se trouve Adoulis, village d'assez grande étendue, d'où il y a 3 jours de trajet jusqu'à Koloé ³, ville de l'intérieur et le premier marché de l'ivoire. De cet endroit à la ville du peuple appelé Auxomitoi ⁴ il y a encore 5 jours de voyage ; l'on apporte à cet endroit tout l'ivoire venant du pays au-delà du Nil à travers la région appelée Kyneios ⁵, et de là à Adoulis. Pratiquement tous les éléphants et les rhinocéros qui sont tués vivent à l'intérieur, bien que de temps à autre on les chasse sur la côte même dans le voisinage d'Adoulis. En face du port de ce marché, il y a en mer à droite un grand nombre d'îlots sablonneux appelés Alalaioi ⁶ qui fournissent de l'écaille qui est apportée au marché par les Ichtyophagoi.

5. Et à 800 stades environ au-delà il y a une autre baie très profonde, avec un grand banc de sable à droite de l'entrée ; au fond de cette baie on trouve la pierre opsienne ⁷ ; c'est le seul endroit qui la fournisse. Ces régions depuis les Moschophagoi jusqu'aux autres pays de Barbaria, sont gouvernées par Zoscales ⁸, qui est d'apparence sordide et toujours demandant davantage, mais par ailleurs loyal et ayant des connaissances en littérature grecque.

1. Adulis se trouve près du port actuel de Massawa, au village actuel de Zula. Des ruines y sont toujours visibles. C'était une des colonies fondées par Ptolémée Philadelphie au débouché des routes commerciales venant du plateau éthiopien. C'est à Adulis que se trouvait la fameuse inscription relatant les conquêtes de Ptolémée Évergète (— 247-223) av. J.-C. avec une addition faite par Aizanas, roi d'Abyssinie, vers 330 apr. J.-C., et dont Cosmas Indicopleustes (VI^e siècle) nous a laissé une transcription. Adulis est mentionné également dans Pline (VI, 34) et Ptolémée.

2. Île Orine : île montagneuse. C'est l'île Disset ou Valentia selon VIVIEN de SAINT-MARTIN.

3. Koloé est représenté par les ruines de Kohaito, sur le plateau vers 2 000 m d'altitude, dans un pays plus sain que la fournaise d'Adulis. Il s'y trouve des ruines d'une grande digue de pierres taillées jointes sans mortier, de temples et d'habitations.

4. Axoum est l'ancienne capitale et la ville sacrée de l'Abyssinie ou Éthiopie, Abyssinie étant la forme latinisée dérivée du sémite *Habash* et, selon Glaser, Éthiopien la forme hellénisée du nom que se donnent eux-mêmes les habitants du pays, Itiopyavan, qu'il fait dériver d'*atyob* = encens. Étymologiquement Éthiopien signifie en grec « visage brûlé ».

Axoum serait l'oppidum Sacae, la place forte des Sacae ou Asachae, chasseurs d'éléphants connus de Pline et d'autres auteurs du I^{er} siècle apr. J.-C. qui se seraient réfugiés sur le plateau du Tigre après avoir été chassés d'Arabie du sud. Avant d'avoir été convertis au christianisme vers 330 apr. J.-C., les Axoumites semblent avoir été fortement imprégnés de bouddhisme : leur architecture montre des traits frappants d'emprunts à l'Inde.

Axoum, fidèle alliée de Rome et ennemie des Arabes du Sud, en particulier des Homerites (Himyarites), fut puissante en mer Rouge jusqu'à l'Islam et conduisit même jusqu'à la Mecque au VI^e siècle une expédition dont parle le Coran.

5. Kyeneios. Moderne Sennar, au Sudan, à l'est de Khartoum.

6. Alalaioi. Les îles Dahlak, en face de Massawa.

7. Baie d'Haualik, au nord du Ras Hanfileh, par 14° 44' N probablement. Hanfileh est Amphila, l'Antiphile Portus d'Artémidore. Pline relatant (XXXVI, 67) que la pierre opsienne d'Éthiopie était très foncée, parfois transparente, reflétant l'ombre plutôt que l'image. On l'utilisait en joaillerie, pour les statues et les offrandes rituelles. C'est l'obsidienne, sorte de verre volcanique qui se trouve en effet dans la région indiquée et aussi dans bien d'autres régions, quoiqu'en pense le Périple. Sur les divers produits minéraux de l'océan Indien, voir E. H. WARMINGTON, 1928, p. 235 sq.

8. Zoscalès n'a pas été identifié avec précision. C. MÜLLER et SALT pensaient qu'il pouvait s'agir de Za Hakale des Chroniques éthiopiennes (ca. 76 à 89 apr. J.-C.). Voir SCHOFF, 1912, p. 86-88 ; mais J. PIRENNE, après J. J. REINAUD, note qu'un roi Za Asgal a régné vers + 248. Il n'existe donc aucune certitude au sujet de ce souverain.

6. L'on importe en ces lieux des étoffes non apprêtées fabriquées en Égypte pour ces Barbaroi ; des vêtements d'Arsinoé ¹ ; des manteaux de médiocre qualité teints en diverses couleurs ; des couvertures de lin à doubles franges ; de nombreux articles en cristal, d'autres de murrhine ², faites à Diospolis ³ ; du laiton ⁴, utilisé comme ornement et en fragments au lieu de monnaie ; des feuilles de cuivre mou utilisées pour faire des ustensiles de cuisine et que l'on coupe en bracelets et anneaux de cheville pour les femmes ; du fer ⁵ que l'on façonne en lances employées contre les éléphants et autres bêtes sauvages et dans leurs guerres. Outre cela, on importe de petites haches, des herminettes et des sabres, des coupes à boire, en cuivre, rondes et grandes ; un peu de monnaie ⁶ pour ceux qui viennent au marché ; du vin de Laodicée ⁷ et d'Italie, mais peu ; de l'huile d'olive mais peu ; pour le roi, de la vaisselle d'or et d'argent faite à la mode du pays et pour l'habillement, des manteaux militaires et de minces habits de peau de peu de valeur.

De même, de la région d'Ariaca ⁸ de l'autre côté de cette mer, l'on obtient du fer indien, de l'acier et de la toile de coton indiens, la toile large appelée *monache* et celle appelée *sagmatogene* ⁹, des ceintures, des vêtements de peau, de l'étoffe de couleur mauve, un peu de mousseline et de la laque de couleur ¹⁰.

L'on exporte de ces régions de l'ivoire, de l'écaille et de la corne de rhinocéros ¹¹. La majeure partie de ce qu'on y apporte est amené à ce marché de janvier à septembre, c'est-à-dire de Tybi à Thoth, mais parfois ils mettent à la mer vers septembre.

7. A partir de cet endroit le golfe Arabe s'étend vers l'est et devient le plus étroit devant le golfe d'Avalites ¹². Après environ 4 000 stades de navigation vers l'est le long de cette côte, il y a d'autres marchés barbares, connus sous le nom de ports de la « côte lointaine » ¹³, espacés les uns des autres, sans ports véritables mais ayant des rades où les navires peuvent ancrer et rester par beau temps.

1. Ville d'Égypte près de la moderne Suez.

2. Probablement une imitation en verre de l'agate de Cambaye (Inde).

3. Diospolis (Cité de Dieu) est probablement Thèbes, proche de Coptos, ville en relations suivies avec Bérénice.

4. Le laiton (*oreichalcos* : cuivre de montagne, compris par certains comme Pline, XXXIV, 2, comme *aurichalcum* : cuivre doré) était un alliage jaunâtre très recherché des Anciens, contenant probablement une forte proportion de zinc, métal qu'ils n'avaient pourtant pas distingué.

5. Cette importation de fer sur la côte africaine est à noter. Les habitants de l'actuelle Somalie ne savaient-ils donc pas encore le fabriquer ? L'on se serait attendu par ailleurs à voir mentionner l'exportation du fer de Méroé au chapitre Adulis.

6. Quelques rares trouvailles de monnaies antiques ont été faites sur la côte orientale d'Afrique. Voir SCHOFIELD, 1949.

7. Laodicée : la moderne Lattaquié, port de la côte syrienne.

8. L'Ariaca est la côte nord-ouest de l'Inde, spécialement vers le golfe de Cambaye.

9. Le cotonnier (*Gossypium herbaceum* et *G. arboreum*) est originaire de l'Inde, où il a été utilisé depuis une haute antiquité : la filature en est notée dès 800 av. J.-C. par les lois de Manu. Hérodote le connaissait comme une laine, meilleure que celle du mouton, provenant des fruits d'un arbre de l'Inde. Il était cultivé en Égypte dès le 1^{er} siècle apr. J.-C. Le mot utilisé par le Périple est *othonion* : toile. Le *monachè* : toile large, devait servir pour l'habillement ; le *sagmatogènè*, plus grossier, doit provenir du *Gossypium arboreum* et servir en particulier pour la bourre des selles, etc.

10. Laque. Employée pour teindre les doigts, les pieds et les vêtements. La laque est fournie par un insecte (*Tachardia lacca* KERR) originaire de l'Inde. Voir E. WARMINGTON, 1928, p. 162.

11. La corne de rhinocéros est un aphrodisiaque réputé en Extrême-Orient principalement ; les Romains en faisaient des vases et l'utilisaient aussi comme contrepoison. Voir E. WARMINGTON, 1928, p. 182.

12. Détroit de Bab el-Mandeb (Porte des Larmes), décrit plus loin avec la côte d'Arabie au § 23 comme un détroit, au milieu duquel se trouve l'île de Diodoros (Périm), dangereux à cause des vents et des courants.

13. C'est la côte somalie au-delà de Zeila. Ce nom de côte « lointaine » a dû être donné par les Arabes du Sud qui à plusieurs reprises s'établirent sur cette côte, loin de leur pays.

Le premier est appelé Avalites ; le voyage le plus court d'Arabie vers la « côte lointaine » aboutit à cet endroit. Il y a là une petite ville commerçante appelée Avalites ¹ que l'on ne peut atteindre que par des barques et des radeaux. L'on y importe du cristal assorti, de l'omphakion ² de Diospolis, des vêtements assortis pour les Barbaroi, du blé, du vin et un peu d'étain. L'on exporte du même lieu — et parfois les Barbaroi effectuent eux-mêmes dans ce but la traversée vers Ocelis et Muza ³ sur la côte opposée au moyen de radeaux ⁴ — un peu d'ivoire, de l'écaille et une faible de quantité de myrrhe ⁵ mais de meilleure qualité que le reste. Les Barbaroi qui habitent ici sont très turbulents.

8. Après Avalites il y a un autre marché meilleur que le précédent, appelé Malao ⁶, éloigné de 800 stades environ. Le mouillage est une rade ouverte abritée par un promontoire venant de l'est. Ici les indigènes sont plus pacifiques. L'on importe ici les mêmes articles que ceux mentionnés plus haut et de plus de nombreuses tuniques, des manteaux d'Arsinoé, apprêtés et teints, des coupes à boire, des feuilles de cuivre mou en petite quantité, du fer, des monnaies d'or et d'argent mais peu. L'on en exporte de la myrrhe, un peu d'encens franc ⁷ (celui connu comme « lointain »), la Kasia ⁸ dure, *duaca*, du Kankamon et du *macir* ⁹, qui sont importés d'Arabie ; des esclaves, mais rarement ¹⁰.

1. Avalites est la moderne Zeila, par 11° 20' N, à l'est de Djibouti. Le village d'Abalit, sur le côté nord de la baie, en a conservé le nom. La côte est effectivement très basse, bordée de récifs de corail et difficile à approcher à plus d'un mille.

2. L'*omphakion* est décrit par Pline (XII, 60) comme un mélange d'huile d'olives pressées alors qu'elles ne sont pas encore mûres et de verjus de raisin amincé (décrit également par Pline, XIV, 4) récolté lorsqu'il a la dimension d'un pois, avant le lever de la Canicule. Selon Pline (XXIII, 4 et 39), il était utilisé comme médicament pour guérir les ulcères des parties humides du corps, la dysenterie, les crachements de sang, l'esquinancie, les gommages et pour procurer la sudation.

3. Ocelis, l'Acila de Strabon, Artémidore et Pline a été identifiée par Glaser avec la baie située au nord du promontoire de Cheikh Saïd, en face de Périm sur le Bab el-Mandeb. C'était vraisemblablement le dernier port où l'on permettrait aux navires indiens d'aborder. De là, les marchandises étaient transportées par caravanes au port de Muza (la moderne Mocha du Yémen, par 13° 19' N). Selon Pline et Ptolémée, le marché était à quelque distance à l'intérieur, probablement au village moderne de Mauza, le port étant, selon Pline, Masala. Pline précise (VI, 104) que c'était d'Ocelis que l'on pouvait se rendre en 40 jours jusqu'à Muziris, premier marché de l'Inde.

4. Il est possible que ces radeaux aient utilisé des outres gonflées, du type des *Kelek* de l'Euphrate, que les Arabes du Sud auraient emprunté à la Mésopotamie.

5. La myrrhe est la gomme exsudée par l'écorce d'un petit arbre poussant en Arabie du Sud, Oman et Somalie, le *Balsamodendron myrrha* NESSE ou *Commiphora abyssinica* ENGL. Depuis une époque très reculée, elle a été l'un des composants de l'encens, des parfums et des onguents ; elle entrait dans le célèbre Kyphi des Égyptiens, utilisé pour les fumigations, la médecine et l'embaumement. Elle était l'un des articles les plus recherchés de leurs expéditions vers le Punt (expédition d'Hatshepsut, au xv^e siècle av. J.-C., par ex.). Pline (XII, 35) en décrit la récolte et donne le prix des diverses variétés.

6. Malao est la moderne Berbera, capitale de l'ex-Somaliland britannique.

7. L'encens franc (frankincense) est une résine exsudée par diverses espèces de *Boswellia*. Il est possible que le vrai encens franc (*Boswellia neglecta*) soit indigène en Somalie et que les variétés arabes (*Boswellia serrata*, etc.) soient une culture plus tardive. L'« encens blanc » était très apprécié des Égyptiens, des Assyriens et des Perses. C'est le *libanos* des Grecs et les Romains l'utilisaient en grandes quantités pour les sacrifices. Pline en décrit l'emploi (VII, 42) et en indique le mode de cueillette et de transport (XII, 32).

8. Le Périphe appelle *Kasia* ce que l'on distingue normalement, et ce depuis l'Antiquité, en cinnamome et en cassia : la première valait 1 500 deniers la livre et la seconde 50 seulement. Elles proviennent des efflorescences, de l'écorce et du bois de plusieurs variétés de Lauracées poussant principalement dans l'Inde, le Thibet, la Birmanie et la Chine, *Cinnamomum malabathroum*. La cinnamome tendre, la plus prisée, devait comprendre les jeunes pousses et les efflorescences, et la cassia dure, l'écorce, le bois débité et les racines ; elle était beaucoup plus commune et moins chère aussi, on l'a vu.

Il n'existe pas de *Cinnamomum* poussant en Somalie et il est fort probable que la cinnamome était importée ici des Indes et mélangée à de la « fausse cassia », écorces des lauriers dont les bois sont mentionnés plus loin. Voir sur cette question SCHOFF, 1912 et E. WARMINGTON, 1928, p. 186-194 et, sur les prix des différents aromates, ce dernier auteur, p. 226-228.

9. *Duaka* a été identifié par Glaser (Skizze, 197) avec *duakh*, variété de franc encens originaire de Somalie ; le Voir note 10 page suivante.

9. A 2 ou 3 jours de navigation au-delà de Malao est le marché de Moundos ¹ où les navires restent à l'ancre avec plus de sécurité derrière une île qui fait saillie près de la côte. L'on importe à cet endroit les mêmes choses que celles indiquées plus haut et l'on en exporte les mêmes marchandises, plus l'encens appelé *mocrotu* ². Les commerçants de ce lieu sont très querelleurs.

10. Au-delà de Moundos, en faisant voile vers l'est, après 2 ou 3 jours de navigation on atteint Mosyllon ³ situé sur une plage, avec un mauvais ancrage. L'on y importe les mêmes articles que ceux mentionnés, plus de la vaisselle d'argent, très peu de fer et de la verroterie. L'on en tire une grande quantité de Kasia (aussi ce marché demande des navires de plus grande taille), des gommés odoriférantes, des épices, un peu d'écaille et du *mocrotu* (moins bon que celui de Moundos), de l'encens (« lointain »), de l'ivoire et de la myrrhe en petite quantité.

11. Continuant le long de la côte au-delà de Mosyllon, après 2 jours de trajet on arrive au fleuve appelé Niloptolemaion, à Tapagete, au petit Daphnon et au cap Elephas ⁴. Puis la côte forme une baie et l'on trouve une rivière appelée Elephanta et le grand Daphnon appelé Akannai ⁵ ; c'est là seulement qu'est produit l'encens « lointain » en grande quantité et de la meilleure qualité.

12. Au-delà de cet endroit, la côte se dirige vers le sud et l'on trouve le marché et le cap Aromatôn, promontoire abrupt à l'extrémité même de la côte barbare vers l'est ⁶. Le mouillage est dangereux parfois à cause de la houle car ce lieu est exposé au nord. Un signe précurseur de l'approche de la tempête, spécial à cet endroit, consiste en ce que les eaux profondes deviennent plus agitées et changent de couleur. Quand cela arrive, tous se dirigent en hâte vers un grand promontoire appelé Tabai ⁷ qui offre un abri sûr. L'on importe à ce marché les choses déjà mentionnées ; l'on y produit de la Kasia (et ses différentes variétés, *gizir*, *asypha*, *arebo*, *maqla*, *moto*) et de l'encens.

13. A 400 stades au-delà de Tabae est le village de Pano ⁸ puis après 400 stades de navigation, le long d'un promontoire vers lequel le courant vous attire, est un autre marché appelé Opone ⁹, où l'on importe les mêmes choses que celles déjà mentionnées et où l'on produit la plus grande quantité de Kasia (l'*arebo* et le *moto*), des esclaves de la meilleure sorte qui sont amenés en Égypte de plus en plus nombreux ; une grande quantité d'écailles, meilleures que celles trouvées ailleurs.

kankamon serait le copal indien, gomme exsudée par le *Vateria indica* L., poussant dans les Ghâtes occidentaux de l'Inde vers Travancore ; le *macri* est la racine de *Holarrhena antidysenterica* WALL de l'Inde, dont la décoction est astringente et antidysentérique.

10. Cette exportation d'esclaves de la côte somalie est à noter, ainsi que son faible volume ; une autre plus importante est signalée plus loin à Opone, § 13.

1. Probablement Bendar Hais, par 10° 52' N selon VIVIEN DE SAINT-MARTIN, p. 283 et SCHOFF, p. 81.

2. Le *mocrotu* est sans doute une qualité supérieure de franc encens, dont la meilleure variété se dit en arabe *mghairot*, *mghar* en mahri et *mokhr* en somali.

3. Le cap Mosyllon est probablement Ras Hantara, par 11° 28' N. C'est là que l'on fait traditionnellement finir les conquêtes de Ptolémée Évergete au III^e siècle av. J.-C. ; Pline ne connaît rien de la côte africaine au-delà.

4. Nilopotamion ou Niloptolemaion est peut-être la rivière Tokwina, par 11° 30' N et 49° 55' E. Le petit Daphnon : petit bois de lauriers, se trouverait, selon Müller, à Bandar Muriyeh, par 50° 25' E ; le cap Elephas est le moderne Ras el-Fil ou Filuk, par 50° 32' E, promontoire à 40 milles à l'ouest du cap Guardafui.

5. La R. Elephanta serait la R. Dagaan (49° E) ou la Tokwina et Akannai serait Bandar Ululah, par 12° N et 50° 16' E.

6. Le cap des Aromates est le cap Guardafui ou Ras Asir, par 11° 50' N et 50° 16' E, l'accident le plus remarquable de la côte somalie, où elle tourne vers le sud-ouest.

7. Tabai est placé par MÜLLER au Ras Chenarif et par GLASER juste derrière la pointe est du cap Guardafui.

8. Pano est probablement Ras Binna, par 11° 12' N.

9. Opone est le cap Hafun, par 10° 25' N. Glaser fait remarquer la relation entre Pano, Opone, Punt (Poent), l'île de Pa-anch des Égyptiens (Socotora) et Panchaia, pays de l'encens de Virgile (Géorgiques, 11, 139).

14. L'on effectue le voyage d'Égypte vers ces marchés lointains vers le mois de juillet, c'est-à-dire Epiphi¹. Des navires ont également l'habitude de venir de ports situés de l'autre côté de cette mer, d'Ariaca et de Barygaza², apportant à ces marchés « lointains » les produits de leur propre pays : du blé, du riz, du beurre clarifié, de l'huile de sésame, des tissus de coton (*monaché* et *sagmatogéné*), des ceintures, du miel du roseau appelé *sacchari*³. Certains font le voyage spécialement vers ces marchés et d'autres échangent leurs cargaisons en faisant voile le long de la côte. Ce pays n'est pas sous l'autorité d'un roi mais chaque marché est gouverné par son propre chef.

15. Au-delà d'Opone, la côte se dirige toujours vers le sud. Il y a d'abord les deux Apokopa, le petit et le grand Apokopa⁴ ; cette côte est dépourvue de ports mais il y a des endroits où les navires peuvent ancrer, la côte étant escarpée ; ce trajet est de 6 jours en direction sud-ouest. Puis viennent la petite et la grande Aigialos⁵ pendant encore 6 jours et après cela, dans l'ordre indiqué, les *dromoi* d'Azania dont la première s'appelle Sarapion, la suivante Nikon⁶, ensuite plusieurs estuaires et autres ancrages, l'un après l'autre, demandant chaque fois un arrêt et un trajet d'un jour, sept en tout, jusqu'aux îles Pyralaoi⁷ et ce qui est appelé Diôruchos (le chenal), au-delà duquel, un peu plus au sud-sud-ouest, après deux courses d'un jour et d'une nuit le long de la côte ausanatique, est l'île de Menouthias⁸ à environ

1. Les navires arabes du XIX^e siècle procédaient ainsi selon Salt, p. 103. Ils partaient de la mer Rouge en août (auparavant, il est dangereux de s'aventurer hors du golfe), allaient à Mascate, puis sur la côte de Malabar. En décembre, ils traversaient l'océan pour se rendre en Afrique, visiter les ports entre Mogadischou et Melinde, allaient aux îles Querimbo, aux Comores et sur la côte nord de Madagascar et parfois jusqu'à Sofala ; cela leur prenait jusqu'en avril, époque à laquelle ils retournaient vers la mer Rouge pour préparer un voyage identique l'année suivante.

2. Barygaza est le moderne Broach (21° 42' N et 72° 59' E) en Inde du Nord-Ouest.

3. Il est très probable que c'est par ces relations directes de navires indiens avec l'Afrique orientale que certaines plantes comme le riz, la canne à sucre, le manguier, le cocotier, etc., ont été introduits en Afrique. Inversement, d'autres plantes comme le sorgho ont pu trouver par là le chemin de l'Inde. A noter que certaines plantes données par G. P. MURDOCK (1958, p. 204-211) comme venant d'Afrique vers les Indes (coton, sésame), ont fait le voyage contraire.

La mention du sucre, « miel du roseau *sacchari* » est la première faite de ce produit comme article du commerce. Pline le connaissait comme remède. La canne à sucre, *Saccharum officinarum* L. est originaire du Sud-Est asiatique (Inde à la Chine du Sud). Sur ces échanges de plantes, voir E. WARMINGTON, 1928, p. 216 sq.

4. Leçon de Y. KAMAL. Le texte de Schoff donne à la place « the small and great bluffs of Azania » (les petites et grandes falaises d'Azania). C'est la côte escarpée connue sous le nom d'El-Hazin, se terminant au Ras el-Kyl par 7° 44' N. Selon SCHOFF. 360 km environ séparent Opone du Ras el-Kyl, soit la moyenne assez faible de 60 km par jour.

5. La petite et la grande plage, le Sif el-Tauil ou côte basse se terminant au Ras Aswad, par 4° 30' N, selon SCHOFF. Les 6 jours pour faire les 400 km entre le Ras el-Kyl et le Ras Aswad représentent 66 km par jour.

6. Les Courses d'Azania correspondant à la côte désertique s'étendant jusqu'au-delà de l'équateur, le Barr Ajjan (nom formé d'après Azania) et le Benadir, la côte des ports. Serapion est peut-être Mogadichou, capitale de la Somalie, par 2° 5' N et Nikon, Barawa, par 1° 10' N. D'Azania est dérivé de Zenj et Zanzibar et par conséquent Tanzania. Azania est mentionné par Ptolémée. Il y a 1 100 km du Ras Aswad à Patta, faits selon le Périples en 7 jours de navigation, soit en moyenne 157 km par jour. Mogadichou étant à 450 km au-delà du Ras Aswad, l'on s'attendrait plutôt à ce qu'elle soit le 3^e drome d'Azanie et Barawa le 4^e, et non le 1^{er} et le 2^e comme le pense SCHOFF. Seule l'archéologie pourra peut-être nous renseigner un jour sur ces *dromes*.

7. Les îles Pyralaoi seraient les îles Patta, Manda et Lamu, derrière lesquelles se trouvent effectivement un chenal, le seul de toute la côte à offrir une protection efficace.

8. La côte ausanatique est celle dépendant d'Ausan ou Awsan, région du Qataban en Arabie du Sud absorbée par les Himyarites au début de notre ère (Pline, XII, 69). Sur les rois d'Awsan, voir J. PIRENNE, 1961, p. 138-140. L'ensemble du passage cité ici est corrompu et peut-être même une phrase a été omise.

L'île de Menouthias, citée également par Ptolémée, serait identifiable de préférence à Pemba (V^e siècle) à 350-400 km de Patta-Lamu, distance qui peut effectivement être couverte en 2 jours 1/2 de navigation. Zanzibar (VI^e siècle) est déjà à 500 km ; quant à Mafia (Monfiyen), elle semble à écarter car les 650 km qui la séparent de Patta-Lamu seraient difficiles à couvrir pendant le même laps de temps.

300 stades de la terre ferme, basse et boisée, où se trouvent des rivières et de nombreuses espèces d'oiseaux et la tortue de montagne.

Il n'y a d'autres bêtes sauvages en cet endroit que des crocodiles, mais ces derniers n'attaquent pas l'homme. Il a y ici des bateaux cousus ¹ et des pirogues creusées dans un seul morceau de bois, qu'ils utilisent pour la pêche et la chasse à la tortue. Dans cette île ils les prennent aussi d'une façon particulière, dans des paniers de vannerie qu'ils fixent dans les chenaux entre les brisants.

16. A deux journées de navigation au-delà, est le tout dernier marché du pays d'Azania, appelé Rapta ², dont le nom dérive des bateaux cousus (*raptôn plorariôn*) déjà mentionnés ; il y a là de l'ivoire en grande quantité et de l'écaille.

Le long de cette côte les gens ont des habitudes de piraterie. Ils sont de très grande taille ³ et chaque lieu a ses propres chefs. Le chef mapharitique ⁴ gouverne le pays selon quelque droit ancien qui le place sous la suzeraineté de l'État qui est devenu le premier en Arabie ⁵. Et les gens de Muza le tiennent maintenant sous son autorité et y envoient de nombreux et grands navires, utilisant des capitaines et des agents arabes qui sont familiers avec les indigènes et se marient avec eux, qui connaissent toute la côte et en comprennent la langue ⁶.

17. L'on importe vers ces marchés les lances fabriquées à Muza spécialement pour ce commerce, des hachettes, des dagues et des alènes ⁷, différentes sortes de verroteries et en certains endroits un peu de vin et du blé, non pas pour le commerce mais pour s'attirer la bonne volonté des sauvages. L'on exporte de ces endroits beaucoup d'ivoire — inférieur toutefois à celui d'Adoulis — de la corne de rhinocéros et de l'écaille, qui est la plus recherchée après celle de l'Inde et un peu d'huile « de palme » ⁸.

1. Rapta viendrait, selon GLASER, de l'arabe *rabla* = lier, attacher et comme nous le voyons, le Périple fait le rapprochement avec coudre. Les bateaux cousus étaient fabriqués aux Indes, les planches étant liées avec de la fibre de noix de coco battue ; mais l'Afrique noire, de l'océan Indien à l'Atlantique et surtout la partie sahélienne, où les grands troncs pour creuser les pirogues monoxyles manquent, connaît les pirogues cousues. Elles sont particulièrement nombreuses dans la région de Tombouctou. L'avantage pour l'océan Indien d'employer ces ligatures végétales était que les clous de fer s'oxydent rapidement.

2. L'identification de Rapta dépend de celle de Menuthias. On la chercherait donc de préférence entre Pangani et Bagamoyo si l'île est Pemba et entre Dar es-Salam et Mafia si elle est Zanzibar et à Kilwa ou au-delà si elle est Mafia. A noter que Ptolémée situe sa ville de Rapta sur un fleuve Raptôn, non loin de son embouchure. Seule l'archéologie peut résoudre ce problème.

3. Que sont ces gens de très grande taille, aux habitudes de piraterie, voilà ce qui est difficile à déterminer. Avons-nous encore affaire à des Érythréens apparentés aux Somali, à des Bantu déjà arrivés sur ces rivages ou bien à un peuple mixte, comme les actuels Tutsi ? Ptolémée note sur ces mêmes rivages, au sud de Rapta, des anthropophages, ce qui nous porterait à y voir des Bantu, groupe linguistique auquel appartiennent les seuls anthropophages modernes de l'Est africain (Doe, Gesu) selon H. BAUMANN et D. WESTERMANN, *Les peuples et les civilisations de l'Afrique...* 1948, p. 233 et 250.

4. Mapharitis est le pays de Ma'afir, tribu himayarite, dont le chef tenait évidemment des privilèges spéciaux de son « roi légal », Charibaël. Le chef de Mapharitis continuait donc à maintenir en Azania ses entreprises « coloniales », qui semblent remonter à un passé lointain déjà à l'époque de la rédaction du Périple. Ce sont les Maforites de Ptolémée. Une de leurs villes, la Save du Périple, est la Sawwa.

5. Les Himyarites ou Homerites.

6. Ce processus d'intermariages des Arabes du Sud avec les Africains de la côte s'est poursuivi pendant deux millénaires sans discontinuer, surtout depuis l'introduction de l'Islam à partir du VII^e siècle, d'où la formation d'un peuple mélangé à forte dominante noire, ayant une culture arabo-noire et une langue bantoue imprégnée d'arabe, le swahili.

7. Notons que, tout comme sur la côte somalie plus au nord, les objets de fer étaient importés, laissant à penser que les populations locales ne connaissaient pas encore la métallurgie et en étaient encore au néolithique. G. P. MURDOCK, 1959, p. 206, estime que sur cette côte la métallurgie a été introduite d'Arabie au sud et des Indes.

8. Huile de palme (*nauplios*) doit être corrigé en *nargilios*, mot qui apparaît en grec sous des formes voisines, venant du sanscrit *narikela* = noix de coco. Cette huile « de palme » est en réalité l'huile du cocotier, *Cocos nucifera* L., probablement originaire de l'archipel indonésien et introduit ici par les navigateurs indous.

18. Et ces marchés d'Azania sont les tout derniers du continent qui s'étend sur la droite depuis Bernikè ; car au-delà de ces lieux l'océan inexploré se dirige vers l'ouest. Courant le long des régions situées au sud de l'Aethiopia et de la Libya et l'Afrika, il se mélange à la mer occidentale ¹.

19 à 29. (Côte de l'Arabie du Sud) ².

30... Face à ce cap (Syagros) ³, loin de mer, il y a une île entre ce cap et le cap Aromatôn qui lui fait face mais elle est plus proche de Syagros : on l'appelle Dioscorida ⁴. Elle est très grande mais déserte et marécageuse, a des rivières, des crocodiles, de nombreux serpents et de grands lézards, dont on mange la chair ⁵ ; leur graisse, fondue, est utilisée au lieu d'huile. Cette île ne produit aucun fruit, ni vin, ni froment. Les habitants sont peu nombreux et ils vivent sur la côte nord qui fait face au continent. Ce sont des étrangers, mélange d'Arabes, d'Indiens et, dans une certaine mesure, de Grecs qui y naviguent pour le commerce. L'île produit la véritable tortue de mer, la tortue terrestre et la tortue blanche qui y est très commune et que l'on préfère pour ses écailles plus grandes, et la tortue de montagne, qui est la plus grande de toutes et possède la carapace la plus épaisse, dont on ne peut entailler le côté abdominal car il est trop dur ; mais le dos est débité à part et transformé en coffrets, petits plateaux et plats à gâteaux et autres récipients ⁶. Cette île produit aussi du cinnabre, de la sorte appelée indienne, que l'on recueille en gouttes sur les arbres ⁷.

31. Tout comme l'Azania est sujette de Charibael ⁸ et du chef de Mapharis, cette

1. Les Grecs pensaient généralement que l'Afrique était entourée par l'océan et Hérodote (IV, 42) en donnait comme preuve le périple des Phéniciens de Nechao en 600 av. J.-C. Ératosthène, Strabon et Pomponius Mela faisaient tourner la côte africaine à l'ouest immédiatement après le cap Guardafui, et Pline dès Mossylum. Marin de Tyr et Ptolémée, au contraire, pensaient que l'océan Indien était une mer fermée. Le Périple n'est donc pas influencé par l'autorité du grand géographe alexandrin. De son côté, ce dernier cite une bonne partie des noms cités par le Périple, mais pas tous. Il semble bien que les deux sources soient indépendantes, bien qu'elles aient pu puiser à un fonds commun.

2. Nous ne mentionnons pas les § 19 à 29, car hors de notre propos, qui concernent l'Afrique seulement. A noter que les § 21 à 32 de FRISK sont publiés et traduits par J. PIRENNE, 1961, p. 168-172.

3. Le cap Syagros est le Ras Fartak, en Arabie du Sud, par 52° 12' E.

4. L'île de Socotora, au large et à l'est du cap Guardafui. Le nom serait selon certains une corruption du sanscrit Dvipa Sukhâdâra : île du bonheur. Ce devait être l'île de Paanch des Égyptiens allant au Punt. Agatharchide la connaît sous le nom de île des Bienheureux ; les navigateurs entre l'Arabie et l'Inde s'y arrêtaient. Des Grecs y furent installés dès l'époque des Ptolémées, selon Cosmas Indicopleustes qui y passa au VI^e siècle, mentionnant sa conversion au christianisme : l'île était encore chrétienne à l'époque où Marco Polo y passa au XIV^e siècle (III, 32) mais la communauté chrétienne semble avoir été détruite au XV^e siècle. Les Portugais l'occupèrent de 1507 à 1622.

5. Vraisemblablement des varans, *Varanus niloticus*, communs dans toute l'Afrique et appréciés pour leur chair.

6. Ces tortues de Socotora sont difficiles à identifier. L'écaille du commerce provient de *Chelone imbricata*, véritable tortue de mer ; la tortue de montagne peut être *Chelone mydas*, la tortue verte, également marine, mais plus vraisemblablement une espèce éteinte de *Testudo* (la *Testudo grandidieri* de Madagascar était dans ce cas) et *Testudo gigantea* et *daudini* se trouvent encore dans des îles peu fréquentées. La tortue terrestre et la tortue blanche peuvent être des *Cinyxis*, des *Pyxis* et des *Testudo*.

7. Ce « cinnabre indien » est le « sandragon », exsudation du *Dracaena cinnabari* de Socotora, du *Dracaena schizantha* de Somalie et du *Calamus draco* de l'Inde. Selon la légende rapportée par Pline (XXXIII, 38 et VIII, 12), le cinnabre venait des sangs du dragon et de l'éléphant, mélangés de leurs combats. Il note aussi l'erreur faite par les médecins de son temps, prescrivant du cinnabre espagnol (sulphide rouge de mercure, qui est un poison), au lieu de cinnabre indien.

Il est curieux de noter que la principale production ancienne de Socotora, l'aloès amer produit par *Aloe perryi* Baker, originaire presque exclusivement de l'île, n'est pas mentionné ici, mais plus haut au § 28, comme exporté de Cana, port d'Arabie du Sud ; il est probable que l'île, qui était sujette de l'Hadramaout, voyait tout son aloès monopolisé par Cana.

8. Charibaël est l'arabe Kariba-il : Dieu le bénit. C'est un titre royal plutôt qu'un nom. Voir J. PIRENNE, 1961, p. 20 sq.

île dépend du roi du pays de l'encens ¹. Elle commerce également avec des gens de Muza qui par hasard y font escale en revenant de Lamyrica et de Baryagaza ; ils apportent du riz, du blé, des tissus des Indes et quelques femmes esclaves, peu courants là-bas ; ils emportent en échange une grande quantité d'écaillés. Maintenant l'île a été affermée par les rois et elle est gardée.

57... Hippalos ² fut le pilote qui, en observant la position des ports et la condition de la mer, a découvert le premier comment traverser directement l'océan. Car à l'époque où chez nous soufflent les vents étésiens, sur les côtes de l'Inde le vent souffle de l'océan et ce vent du sud-ouest est appelé *hippalos*, du nom du premier qui a découvert le passage. Depuis cette époque jusqu'à présent les navires partent, les uns directement de Kana et d'autres du cap Aromatôn ³.

II. LE PROBLÈME DU COMMERCE ROMAIN AU SUD DU « LIMES » EN AFRIQUE DU NORD-OUEST.

Récapitulons rapidement les produits demandés par l'Afrique tropicale et fournis par elle, en nous fondant sur le Périple de la mer Érythrée ; nous tenterons ensuite d'appliquer ces données au Nord-Ouest africain.

Nous voyons les navigateurs de l'Antiquité importer des produits finis, dont la plupart proviennent d'Égypte, sur toute la côte est-africaine : étoffes, vêtements, manteaux, couvertures de lin ; perles, verroterie ; objets de métal : vaisselle d'or et d'argent pour les chefs, monnaies (d'or et d'argent, mais en proportion infime par rapport à l'exportation vers les Indes) ; objets de cuivre et de laiton : feuilles pour fabriquer des ustensiles de cuisine et des bracelets, herminettes, sabres et, parfois, ces objets eux-mêmes déjà fabriqués, comme c'est le cas pour ceux faits à Muza et destinés à l'Azania ; vin de Laodicée et l'Italie (l'on retrouvera peut-être un jour une épave antique avec ses amphores, sur cette côte, comme on en a déjà retrouvé plusieurs en Méditerranée) ; produits pharmaceutiques (*omphakion*) ; un peu de blé.

Venant des Indes, apportés vers Socotora, Aden et Mouza et embarqués là sur les navires venus de Bérénice ou d'Arabie du Sud à destination de l'Afrique, notons le blé, le riz, le beurre clarifié, l'huile de sésame, le sucre, comme produits agricoles et les étoffes, cotonnades, ceintures, vêtements de peau, fer indien et acier comme produits artisanaux ou industriels.

L'Afrique tropicale demandait donc, à peu de chose près, au monde méditerranéen et aux Indes, au II^e siècle av. J.-C., ce qu'elle importera d'Europe et des Indes au cours des siècles de traite : vêtements et tissus, verroterie, métaux, armes, quincaillerie et quelques produits vivriers. Il ne manque dans le Périple que l'alcool — parce qu'il n'était pas encore connu — et les cauris. Remarquable constance de la demande du marché africain !

1. Le pays de l'encens est l'Hadramaout, pays des Atramitae.

2. La découverte des routes les plus directes pour se rendre de la mer Rouge dans les Indes est attribuée par Pline (VI, 100-106) et le Périple à Hippalos, probablement un Grec d'Égypte familier de l'océan Indien. Cette découverte dut avoir lieu en plusieurs étapes, au cours de la première moitié du I^{er} siècle, apr. J.-C. comme le montre Warmington (1928, p. 44-61). Pline estime à 40 jours environ la traversée entre Ocelis (Bab el-Mandeb) et Muziris (Inde du Sud). J. PIRENNE, 1961, p. 180, situe la date de la découverte de cette route par Hippalos « vers 47 apr. J.-C. au plus tôt ».

3. Les § 58 à 66 sont relatifs à l'Inde et en particulier au golfe du Bengale ; aussi, nous ne les avons pas portés ici.

L'on s'étonne bien de voir importer du beurre clarifié, de l'huile de sésame et du sucre mais plus encore du fer et des objets ouvragés fabriqués avec du métal. Peut-être faudra-t-il, tenant compte de ce texte, se garder de parler d'une venue trop précoce de la métallurgie en Afrique orientale. L'on se serait attendu à voir mentionner une importante exportation de fer de Méroé par Adulis, qui est son débouché en mer Rouge, alors que le Périples nous montre la région importer au contraire du fer et de l'acier indiens. De toute façon, nous pouvons penser qu'au II^e siècle av. J.-C., si le fer était connu sur la côte, il semble bien qu'il ne s'agissait que de fabrication d'objets à partir de fer importé. Les forgerons existaient donc déjà et il se passera vraisemblablement peu de temps avant qu'ils ne fabriquent le fer eux-mêmes, à partir de minerais locaux ¹.

Notons aussi les importations de riz, de sucre et de cotonnades. Le riz — bien qu'il existât des variétés africaines indigènes — ne semble pas avoir été encore cultivé dans l'Est africain, non plus que la canne à sucre. Par contre, le cocotier, déjà arrivé des Indes, est à remarquer.

Que voyons-nous principalement à l'exportation ? Au nord, en mer Rouge, l'ivoire (le meilleur), l'écaille de tortue et la corne de rhinocéros sont au premier plan ; l'obsidienne n'est qu'une curiosité, et arrive en complément, seule pierre semi-précieuse fournie par cette portion du continent.

La Corne de l'Afrique est l'exportatrice par excellence, avec l'Arabie du Sud sa voisine, des aromates : encens, myrrhe, gommés odorantes, *kasia*, etc. ; l'ivoire et l'écaille arrivent loin derrière ; le marché des esclaves semble en voie de développement. Socotora fournit son écaille et aussi son aloès amer (le « chicotin ») commercialisé par Cana en Hadramaout. L'Azania fournit l'écaille de premier choix, beaucoup d'ivoire (inférieur à celui d'Adulis), de la corne de rhinocéros, un peu d'huile de coco. Notons que l'exportation des esclaves n'y est pas mentionnée, au contraire de ce que fournira ce marché du Moyen Âge au XIX^e siècle et qu'il n'est soufflé mot d'une exportation d'or. Les mines de Rhodésie ne doivent pas encore être connues : ce ne sera que vers le IX^e siècle que Sofala sera probablement atteinte, liant sa fortune à l'exportation du précieux métal vers le monde arabe et les Indes.

Ici encore, nous voyons une remarquable constance de l'offre du marché est-africain : ivoire, aromates, écaille, esclaves, corne de rhinocéros, sont offerts à l'exportation, au II^e siècle tout comme pendant les siècles de traite. Seul manque l'or de Sofala.

Appliquons maintenant ces données en tenant compte de cette constante de l'offre et de la demande à travers les siècles, aux pays sahariens et tropicaux à l'ouest du Nil, en cherchant ce qu'a pu être à la même époque le commerce au sud du *Limes* de l'Empire romain.

Pour tout ce secteur, rappelons-le, nous ne possédons que des données insignifiantes par les textes et bien peu par l'archéologie. L'or n'apparaît qu'une seule et unique fois chez un auteur digne de foi, Hérodote (IV, 196), lorsqu'il mentionne l'échange fait par les Carthaginois sur les côtes, quelque part vers le Sud marocain, au moyen du commerce muet. Il est probable qu'il s'agit de l'or du sud de l'Atlas mais il n'est pas impossible toutefois que l'or du Soudan ait déjà trouvé ainsi, par

1. Sur la question de l'introduction de la métallurgie du fer en Afrique tropicale, voir les articles de G. A. WAINWRIGHT dans *Man* (1942 à 1950) et R. MAUNY, « Essai sur l'histoire des métaux... », 1952, p. 545-595.

l'intermédiaire de la route occidentale des chars aboutissant en plusieurs points entre le cap Juby et le Sous, le chemin de la Méditerranée, dès le ^v^e siècle av. J.-C.

Les maigres mentions du Périple du pseudo-Scylax au ^{iv}^e siècle av. J.-C. intéressent uniquement le Maroc côtier du sud : ivoire, plumes d'autruche, peaux de fauves et autres contre poteries grecques et médicaments. Et, toujours pour le Maroc côtier, nous avons plus tard, par Pline, la mention de bois odoriférants et de pourpre « gétule ». L'archéologie n'a rien fait découvrir sur la côte au-delà de l'île de Mogador, qui est l'identification la plus probable de la Cerné de Polybe et autres ¹.

Pour la zone du Fezzan, où la présence des Romains est incontestable comme le montre la présence de monuments, à Djerma (Garama) entre autres, aucun texte ne nous permet de savoir ce que l'on en exportait, à part des pierres semi-précieuses, ce qui laisse à penser que tout ce secteur et celui au-delà avait bien peu d'importance pour le commerce antique.

Quels sont d'abord, à la lumière des données du Périple de la mer Érythrée entre autres, les produits demandés par le monde méditerranéen que l'Afrique tropicale sud-saharienne aurait pu exporter vers le nord ? *Nous en voyons bien peu dont le transport, effectué ici non plus par des navires, pouvant emporter de très lourdes cargaisons à longue distance à peu de frais, mais par des caravanes d'ânes, des chars, puis des chameaux à partir du I^{er} siècle après J.-C. environ, ait été assez rémunérateur pour pouvoir être entrepris* : l'ivoire, la corne de rhinocéros, quelques médicaments rares, les esclaves — les derniers portant sur la tête les premiers comme la pratique en était courante en Afrique jusqu'au ^{xix}^e siècle. Ajoutons quelques pierres semi-précieuses comme l'amazonite d'Eguei Zoumma au nord du Tibesti, des animaux pour le cirque, des plumes d'autruche, et ce doit être à peu près tout. Si l'or du Soudan était apparu en quantités un tant soit peu appréciables sur les marchés du *Limes*, soyons persuadés que cela se serait su et que les avisés commerçants grecs, romains et syriens n'auraient pas manqué d'en rechercher la source : Rome avait trop besoin du précieux métal ² pour négliger ce Pactole. La même remarque vaut pour l'étain du plateau de Bauchi en Nigeria.

Un commerce étendu aurait laissé par ailleurs des traces archéologiques : postes militaires, inscriptions latines, dessins rupestres, petit matériel. Or, à part Abalessa, site libyco-berbère tardif (^{iv}^e siècle apr. J.-C.) à l'ouest du Hoggar ³, rien de tel, sauf quelques monnaies, objets de transport bien facile, n'a été trouvé sur les itinéraires obligés des routes transsahariennes, jalonnés de chars rupestres ⁴.

Il a fallu l'arrivée des Arabes, peuple chamelier par excellence, pour qu'enfin soient efficacement réunies économiquement les deux rives du Sahara. Il fallait, je pense, rappeler cette insignifiance des rapports transsahariens pendant l'Antiquité, en comparaison avec des routes de l'étain, de l'ambre et de la soie, lorsque l'on voit l'importance que certains auteurs lui ont attribuée ⁵.

1. Découvertes étendues de matériel antique dans l'île de Mogador (poteries, verrerie, monnaies, etc. Voir A. JODIN : *Mogador...* (Rabat, 1966).

2. WARMINGTON (E. H.), 1928, p. 272 sq.

3. GAUTIER (E. F.) et REYGASSE (M.), 1934. C'est un tombeau (G. CAMPS, Trav. IRS, 1965, p. 65-83).

4. MAUNY (R.), 1952, p. 741-746 et 1956, p. 249-261.

5. Voir en particulier A. BERTHELOT, 1927, p. 425 sq. et J. CARCOPINO, 1948. Tout un chapitre de ce dernier p. 74-163 est intitulé « Le Maroc, marché punique de l'or (^v^e-ⁱⁱⁱ^e siècle av. J.-C.) ». Selon l'auteur, cet or arrivait par voie maritime de divers points d'Afrique occidentale. La base principale de son hypothèse est le périple d'Hannon et ses « fausses confidences ». Or les impossibilités du voyage de retour le long de la côte et la critique interne et philologique de ce texte amènent de plus en plus les auteurs modernes à dénier toute valeur à ce Périple, qui ne

Les ports de la Tripolitaine ont certainement dû voir arriver des caravanes sahariennes, mais elles devaient être bien minces : le silence des textes et de l'archéologie à cet égard est significatif. Ces ports étaient avant tout les lieux d'exportation des produits méditerranéens du secteur romanisé au nord du *Limes* : huile d'olive, blé¹.

Si un jour l'on trouve dans l'épigraphie locale, sur les monuments funéraires ou autres, les mosaïques², des preuves patentes, répétées, irréfutables, de relations transsahariennes, alors seulement l'on pourra parler de commerce considérable avec l'Afrique Noire, dont les Garamantes auraient été les intermédiaires.

Telles sont les réflexions que peut faire un spécialiste du Nord-Ouest africain à la lecture du Périple de la mer Érythrée : je verse cette pièce au dossier des relations commerciales transsahariennes à l'époque de l'Antiquité classique.

BIBLIOGRAPHIE

- BERTHELOT André. — *L'Afrique saharienne et soudanaise. Ce qu'en ont connu les Anciens*. Paris, Les Arts et le livre, 1927, 431 p., 8 cartes.
- CARCOPINO Jérôme. — *Le Maroc antique*. Paris, Gallimard, 1943 (8^e édit., 1948), 344 p., ill.
- CARY (M.) et WARMINGTON (E. H.). — *The ancient explorers*. London, Methuen, 1929 et Baltimore, Penguin, 1963, 319 p., 15 cartes ; *Les explorateurs de l'Antiquité*. Paris, Payot, 1932, 349 p., 15 cartes.
- CHARLESWORTH (M. P.). — *Trade routes and Commerce of the Roman Empire*. Cambridge, 2^e édit., 1926.
- FABRICIUS (B.). — *Der Periplus des Erythräischen Meeres*. Leipzig, 1883.
- FRISK (Hj.). — *Le Périple de la mer Érythrée suivi d'une étude sur la tradition et la langue*. Göteborg Högskolas Arsskrift, XXXIII, Göteborg, 1927.
- GAUTIER (E. F.). — *Le passé de l'Afrique du Nord. Les siècles obscurs*. Paris, Payot, 1937, VII + 457 p., XVI pl., ill.
- GAUTIER (E. F.) et REYGASSE (M.). — « Le monument de Tin Hinan ». Paris, *Ann. Acad. Sc. Colon.*, 1934, 12 p.
- KAMAL Youssouf. — *Monumenta cartographica Africae et Aegypti*. Le Caire, Soc. Roy. de Géogr., T. I, 1926.
- LEVÈQUE (P.). — « Une chronologie nouvelle des royaumes sud-arabiques et du Périple de la mer Érythrée. » *Rev. des Ét. grecq.*, T. LXXV, 1962, p. 231-5.
- MAUNY Raymond. — « Essai sur l'histoire des métaux en Afrique occidentale ». Dakar, *B. IFAN*, 1952, p. 545-595.
- « Autour de la répartition des chars rupestres du Nord-Ouest africain ». *C. R. 2^e Congrès panaf. Préhist. Alger*, 1952 (1955), p. 741-746.
- « Monnaies antiques trouvées en Afrique au sud du Limes romain. » *Alger, Libya*, série Archéol. Epigr., IV, 1956 (1958), p. 249-261.
- MÜLLER Karl. — *Geographi graeci minores. E condicibus recognovit, prolegomenis, annotatione, indicisque instruxit, tabulis aeri indisis illustravit*. Paris, Didot, 1855 (réédit., 1965).
- PAULY-WISSONA. — *Real Encyclopädie der classischen Altertumswissenschaft*. Stuttgart, Metzler, 1894-1963, 24 vol.
- PIRENNE Jacqueline. — *Le royaume sud-arabe de Qataban et sa datation d'après l'archéologie et les sources classiques jusqu'au Périple de la mer Érythrée*. Louvain, Public. univers., 1961, xv + 248 p.

serait qu'un « faux » ou qu'une « amplification littéraire » du 1^{er} siècle av. J.-C. Voir G. GERMAIN, « Qu'est-ce que le périple d'Hannon ? Document. amplification littéraire ou faux intégral ? » Rabat, *Hespéris*, 1957, p. 205-248.

1. Certains auteurs ont même dit que ces ports étaient « construits sur la carcasse de chameaux des caravanes transsahariennes comme Amsterdam l'était sur les caques de harengs ».

2. Celles trouvées en Sicile à Piazza Armarina (11^e siècle apr. J.-C.) représentent des chasses aux fauves d'Afrique du Nord. Rappelons qu'éléphants, lions, panthères, etc. hantaient encore le Maghreb et que girafes et rhinocéros se trouvaient aux approches du Tibesti, à proximité du Fezzan.

- PIRENNE Jacqueline. — « Un problème clef pour la chronologie de l'Orient : la date du Périples de la mer Érythrée. » Paris, *Journ. Asiat.*, 244, 1961, p. 441-460.
- REINAUD (J. T.). — « Mémoire sur le commencement et la fin du royaume de la Mesène et la Kharacène et sur l'époque de la rédaction du Périples de la mer Érythrée. » Paris, *Journ. Asiat.*, VI, 1861, p. 161-262.
- « Mémoire sur le Périples de la mer Érythrée et sur la navigation des mers orientales au milieu du III^e siècle de l'ère chrétienne. » Paris, *Mém. Acad. Inscript. et B. Lettr.*, 1864.
- SCHOFF Wilfred (H.). — *The Periplus of the Erythrean Sea, Travel and Trade in the Indian Ocean by a Merchant of the first Century*. London, Longsman, Green and Co., 1912, 323 p., ill., 1 carte h. t.
- SCHOFIELD (J. F.). — « L'âge des peintures rupestres au sud de l'Afrique. » Paris, *l'Anthropologie*, T. 53, 1949, p. 20-32.
- VINCENT (W.). — *The Commerce and Navigation of the Ancients in the Indian Ocean*, T. II. *The Periplus of the Erythrean Sea*. London, 1807.
- VIVIEN DE SAINT-MARTIN. — *Le Nord de l'Afrique dans l'Antiquité*. Paris, 1863.
- WAINWRIGHT (G. A.). — « The coming of iron to the Bantu. » London, *Man*, febr. 1950, p. 19.
- WARMINGTON (E. H.). — *The commerce between the Roman Empire and India*. Cambridge, Univ. Press, 1928, x + 417 p., 1 carte h. t.
- *Rome beyond the Imperial frontiers*. London, 1954.